N° 26 — 45e Année — CINQ CENTIMES LE NUMERO — (15 Floréal, An 111) — Mercredi 6 Mai 1903

RÉDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VENTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 la ligne
FAITS DIVERS . . . . . 1 fr. la ligne
LOCALES . . . . . 1 fr. la ligne

Les annonces seront reçues dans tous les bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 40.

Téléphone

Le rapprochement

La visite à Paris du roi Edouard VII fut, sans doute, précédée des pourparlers diplomatiques d'usage. Et nous supposons que les négociateurs ne furent pas sans éprouver quelque inquiétude et quelque perplexité.

Accomplissant un voyage officiel à travers l'Europe, le nouveau monarque, revenant d'Italie pour rentrer dans son royaume, ne pouvait guère faire autrement que traverser la France. Devait-il faire un long détour pour l'éviter. C'était marquer pour notre pays une défiance, une sorte d'hostilité même, qui ne pouvait manquer d'aggraver l'antagonisme existant depuis quelques années entre les deux nations.

Mais si, après sa visite à son alliée, l'Italie, il visitait ensuite la République, s'il venait à Paris, quel accueil lui serait réservé par cette population parisienne si facilement excitable, si accessible aux tyrannes suggestions, et qui comprend des éléments nationalistes et perturbateurs si nombreux ?

Ce prince, qui manifeste toujours de vives sympathies pour la France, n'allait-il pas provoquer un résultat tout contraire à celui qu'il cherchait, et, désirant la paix, peut-être augmenter les causes de conflit et de guerre ?

Le roi Edouard prit sa résolution avec la tranquille audace qui caractérise le caractère anglais. Il averti le gouvernement français qu'il s'arrêterait à Paris.

Redoutable éventualité pour nos gouvernants, qui se rappelaient l'incident de la visite du roi d'Espagne en 1883.

Alphonse XII, nouvellement promu au trône, avait lui aussi, fait sa tournée européenne. Il était allé en Allemagne, avait assisté à une revue des troupes allemandes, en Alsace-Lorraine, et, suivant l'usage consacré, l'empereur lui avait conféré le titre de colonel d'un régiment de hulans.

Le jeune roi avait peut-être manqué de tact en participant à une revue des forces militaires de notre ennemie, sur le territoire même qu'elle nous avait arraché. Les nationalistes d'alors s'enflammèrent, menèrent, selon leur habitude, grand tapage, et, quand le souverain espagnol, insouciant de son imprudence, débarqua à la gare de l'Est, il fut accueilli par des huées, des cris de : « A bas le hulan ! » et des bordées de sifflets.

Le président Grévy et Jules Ferry, alors président du Conseil des ministres, qui avaient été le recevoir, en visagèrent avec anxiété les graves conséquences de ce déplorable incident. Avec la netteté de décision dont il devait, de nouveau, faire preuve, au plus grand profit de la France, lors de l'affaire Schnœbelé, Jules Grévy, sans attendre la visite que lui devait le roi, se rendit immédiatement à l'ambassade d'Espagne et présenta à l'hôte de la France les regrets et les excuses du gouvernement de la République.

Ainsi, l'incident n'eut pas d'autres suites. Mais, comme le rappelait ces jours derniers M. Déroulède, il « germanise » l'Espagne pendant quinze ans.

Une semblable réception faite au roi d'Angleterre pouvait être grosse de complications et de périls.

M. Loubet, M. Combes, M. Delcassé, et tous nos ministres, durent ressentir quelque angoisse quand le train royal franchit la frontière française.

La presse républicaine, heureusement, avait influencé de façon favorable la population parisienne. Elle avait fait appel à son bon sens, à sa sagesse, à sa prudence. Et les intérêts commerciaux s'étaient éveillés, rappelant que l'Angleterre est la meilleure cliente de la France, et que le chiffre de nos exportations au-delà de la Manche dépasse de beaucoup celui des importations anglaises dans notre pays. Les habitants du quartier de l'Opéra, de la rue de la Paix, qui vivent en grande partie de la clientèle anglaise, prirent l'initiative de fêtes et de réjouissances destinées à donner de la cordialité et de l'éclat à la réception du roi Edouard.

L'intervention de M. Déroulède jeta aussi le désarroi dans le clan nationaliste. Les moins échauffés du parti conseillèrent la réserve et l'abstention de toute manifestation. Les journaux monarchiques et catholiques déclarèrent que des devoirs de courtoisie s'imposaient vis-à-vis d'un hôte royal. Et le bureau du Conseil municipal, en majorité républicain depuis les dernières élections, mais ayant à sa tête un président timidement nationaliste, décida que le roi d'Angleterre serait reçu solennellement à l'Hôtel-de-Ville.

Et toutes les craintes qu'on avait éprouvées se furent rapidement évanouies. L'accueil des Parisiens, le premier jour, un peu froid et réservé, mais poli et courtois, devint, dès le lendemain, plus empressé et plus cordial. A mesure que le roi Edonard, comme on s'habituait à l'appeler familièrement, prenait contact avec la population, il la conquérait de plus en plus par sa bonne grâce, la simplicité de ses manières, et son désir évident de lui plaire et de dissiper les préventions existant dans notre peuple contre son pays.

Encore quelques jours, et le roi d'Angleterre serait devenu presque populaire à Paris, tellement les Parisiens sont impressionnables et mobiles à l'excès.

Pour nous, républicains, qui nous sommes associés à cette réception sympathique du chef d'une grande et puissante nation, nous avons voulu uniquement coopérer à l'œuvre de civilisation et de paix qui s'impose à notre République.

Edouard VII, pendant son séjour parmi nous, a affirmé hautement, et à plusieurs reprises, ses sentiments pacifiques, son désir du rapprochement de l'Angleterre et de la France.

« Ce rapprochement, a-t-il dit, est l'objet de mes constantes préoccupations, et j'espère que l'ère des conflits et des mauvais vouloirs sera close pour nos deux pays. »

Excellentes paroles, auxquelles nous applaudissons de grand cœur, parce que nous croyons à leur sincérité.

Une guerre avec l'Angleterre serait, même heureuse, une épouvantable calamité pour la France. Et contre les nationalistes d'en deçà et d'au-delà de la Manche qui la recherchent et qui y poussent, les républicains s'associent à tous les efforts qui tendent à l'éviter.

La République, c'est la paix. Le cléricalisme, ce serait la guerre.

Georges ROBERT.

La Santé de M. Poincaré

Du *Petit Parisien* :

L'état de M. Poincaré, sénateur de la Meuse, est assez inquiétant en ce moment. Néanmoins, une légère amélioration s'est manifestée hier soir. Les médecins qui le soignent ont décidé d'ajourner l'opération de l'appendicite qui devait être pratiquée dans la soirée.

SCANDALE CLÉRICAL

La *Semaine Religieuse* d'Autun, Chalon et Mâcon publie la curieuse note qu'on va lire, en tête de ses « informations diocésaines ».

AVIS

On rappelle que des lettres, même chargées ou recommandées, adressées à des incapés ou à des personnes en relation avec eux, peuvent être saisies à la poste par réquisition des juges d'instruction et *des préfets, et il est à noter qu'on peut être incapé* sans en être averti.

Plusieurs lettres recommandées adressées par l'Evêché à la Supérieure générale de Chauffailles, ainsi qu'un pli adressé en franchise administrative à l'Aumônier, n'ont pas été remis à leurs destinataires.

(*Communiqué de l'Evêché*).

Le fait signalé par le communiqué de l'évêché serait, assure-t-on, exact. Le juge d'instruction d'Autun aurait, au cours d'une information, saisi des documents extrêmement compromettants pour de très hauts dignitaires ecclésiastiques.

BLOCK-NOTES

RIGO EN HONGRIE

Le Théâtre-Libre a donné naguère une comédie intitulée Tante Léontine, *qui est une manière de chef-d'œuvre par la vérité psychologique du thème et la simplicité de la mise en œuvre. Il s'agit d'une tante ayant volé le bataï qui dit bargne ses beaux jours dans la ville de province où végète misérablement, bourgeoisement, sa famille. Grand émoi ! Recevra-t-on, ne recevra-t-on pas la Madeleine ? Laissera-t-on pénétrer dans le foyer familial cette « créature », cette « pas-grand'chose » ? Toute l'austérité bourgeoise se dresse implacable.*

Puis on apprend que la Madeleine est riche, que la « créature » a de belles et bonnes rentes qui mettraient du bon beurre dans les maigres épinards de la famille ; que cette « pas-grand'chose » a « quelque chose » enfin. Revirement immédiat. Toutes les austérités s'effritent, les masques tombent, et tout le monde accueille à bras ouverts Tante Léontine, « l'Ange de la famille ! »

Il vient de se passer quelque chose d'analogue pour Rigo. Les termes sont renversés, mais la psychologie est la même. Le monsieur de Clara Ward, ex-princesse de Chimay, après de nombreuses pérégrinations à travers le monde, avait été repris du désir de revoir la Hongrie, les vieux parents, les amis — les gens et les lieux où s'était écoulée son enfance pauvre et sans horizons...

C'est le propre des gens arrivés — n'importe comment — de venir promener leur gloire ou leur argent sur la scène où ils sont nés, et où ils semblaient devoir mourir obscurs. Ce n'est pas tout à fait l'amour du pays natal qui les ramène là, c'est le désir de mesurer eux-mêmes et de faire mesurer aux autres l'espace parcouru du départ au point d'arrivée.

Donc Rigo revint en Hongrie, à Pakoaz. Tous les tziganes lui firent fête ; on le complimenta, on l'adula, et... on lui demanda à emprunter de l'argent. Rigo le sait mieux que personne, l'argent ne vient pas en dormant. Il refusa net de dilapider en folles générosités l'argent si noblement acquis. Il ferma les cordons de sa bourse.

Alors ce fut un beau tapage. Tous les gens qui l'avaient accueilli avec transport, qui l'avaient porté aux nues, et l'auraient proclamé roi, s'ils l'avaient pu, se détournèrent de lui, mais non sans sarcasmes. Un mot revenait dans leurs apostrophes, un nom emprunté à l'ichthyologie. Puisse Rigo ne jamais se trouver en fâcheuse posture, il ne serait repêché par aucun de ses compatriotes !

Les Auteurs gais

Les Gaîtés Conjugales

LA LUXURE

Il est une heure du matin, M. et Mme Vache rentrent chez eux, revenant de la grande soirée donnée par les Pétroueqin.

En pendant dans la chambre à coucher, M. Vache s'affale sur la chaise longue et allume une cigarette, tandis que Mme Vache commence la laborieux travail du déshabillage.

Monsieur. — *Enfin ! ce n'est pas trop tôt qu'on soit rentré chez soi. Non, tu sais, ce n'est pas pour dire, mais il fera chaud, quand tu me trimbalera encore dans ce que tu appelles le monde.*

Madame. — .....

Monsieur. — *Si ce ne fait pas suer ! Des gens qui sont employés au Mont-de-Piété... Ces Pétroueqin qui gagne tout de suite ses deux mille quatre par an et qui veut s'amuser à donner des soirées ! Oh ! on peut choucler leur soirée ! Du cassis et de la menthe à l'eau comme tout rafraîchissement ! Des gâteaux contemporains de la retraite de Russie et qui étaient pourtant plus jeunes que la moitié des dames qui garnissaient les banquettes.*

Madame. — ....

Monsieur. — Non ! ce que je me suis rasé ! Ah ! ils peuvent en donner encore de grandes soirées dans leur salon, qui est tout de suite large comme un table de nuit ! Ce n'est pas encore mon qui me dérangerai.

Madame. — .....

Monsieur. — Tu n'as pas de mon avis ! Tu aurais le front de me soutenir en face que tu t'en amuses *chez ces Pétroueqin !*

Madame. — .....

Monsieur. — ..... Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que tu as à ne rien me répondre ? Aurais-tu subitement perdu l'usage de la parole ?

Madame. — J'ai que tu me fais rire ?

Monsieur. — Je te fais rire !

Madame. — A ma bordée !

Monsieur. — Oh ! tu n'en as pas l'air.

Madame. — *Voilà une heure que tu te lamentes !* Mais, tu sais, je ne suis pas tombée de la planète Mars et je me prend pas avec moi, ces manières-là.

Monsieur. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Madame. — *Il y a que je suis parfaitement à quoi m'en tenir sur les sentiments que tu rapportes de la soirée des Pétroueqin.*

Monsieur. — Moi !

Madame. — Et que, si demain ils donnaient une autre soirée, tu ferais des bassesses pour y être invité.

Monsieur. — Moi ! Elle est forte !

Madame. — Parfaitement.

Monsieur. — *Moi ! Je retournerais chez ces sales* Pétroueqin ?

Madame. — Ne serait-ce que pour retrouver Mme Lalune.

Monsieur. — Mme Lalune !

Madame. — Oui, j'ai bien dit Mme Lalune ?

Monsieur. — Qui ça, Mme Lalune ? Connais pas Mme Lalune ! Qu'est-ce que tu me chantes avec Mme Lalune ?

Madame. — *Tu vas peut-être me prétendre que tu n'as jamais vu la grosse dame que tu n'as pas quittée d'une minute jusqu'à minuit passé ?*

Monsieur. — Ah ! tu veux parler de Mme Lalune.

Madame. — Lalune... Lalune ! Ça n'empêche pas que tu lui faisais des yeux...

Monsieur. — C'est affiant. — Ah ! elle est bonne, celle-là ! Mme Lalune qui fut une amie de pension de ma mère !

Madame. — Qu'est-ce que ça fait ?

Monsieur. — Qui pèse environ cent-soixante-dix.

Madame. — C'est comme ça que tu les aimes.

Monsieur. — Ah ! non, tu sais ! *Jamais de la vie je n'aurais pu m'imaginer que tu serais jalouse de* Mme Lalune.

Madame. — Moi, jalouse ! Eh bien ! tu peux rayer cela de tes papiers. Le jour où je serai jalouse, il fera chaud. Mais ça n'empêche pas que tu faisais des yeux de merlan frit.

Monsieur. — Mais, ma chère enfin...

Madame. — Rien du tout, je te connais, je suppose. *Je sais combien tu es luxurieux. Quand on te fourre près d'un jupon, ça t'enflamme.*

Monsieur. — Si j'étais aussi luxurieux que tu le dis, ce n'est pas encore Mme Lalune...

Madame. — Dam, tu prends ce que tu peux.

Monsieur. — Oh ! ce que je peux !

Madame. — Avec ta tête, je ne t'imaginais pas que tu vas faire la conquête de la duchesse d'Uzès !

Monsieur. — Je n'y tiens pas.

Madame. — Il ne faut des poires blettes, des pommes ridées, de vieux pompons. Avec ça, tu peux donner carrière à tes instincts libidineux.

Monsieur. — Est-ce que tu vas m'embêter longtemps ?

Madame. — Si ça me plaît.

Monsieur. — A moins que je ne te fasse taire.

Madame. — Allons donc...

Monsieur. — Eh bien ! répète un peu que je suis libidineux.

Madame. — Oui ! je le répéterai !

Monsieur. — Eh bien, répète-le pour voir !

Madame. — Que je le répète ?

Monsieur. — Oui.

Madame. — Tu es un polisson !

Monsieur. — Ce n'est pas ça !

Madame. — Oh ! la la, tu n'est pas satisfait... eh bien ! tu es un cochon, là !

Monsieur. — *Ah ! tu vois que tu n'as pas osé dire que je suis libidineux... Tu aurais vu cette claque que tu aurais reçue.*

Rodolphe BRINGER.

Nos Dépêches

Par fil télégraphique et téléphonique

Edouard VII à Paris

LA JOURNÉE DE LUNDI

Départ de M. Loubet pour l'ambassade

Paris, 4 mai. — *A 10 heures 1/2 du matin,* l'escorte de cuirassiers chargée d'accompagner le Président de la République, de l'Elysée à l'ambassade d'Angleterre, vient prendre position devant l'hôtel de la présidence.

La rue du Faubourg-St-Honoré a été complètement dégagée dans toute sa longueur, depuis la rue Boissy-d'Anglas jusqu'à la place Beauvau. Sur les trottoirs sont échelonnés les troupes d'infanterie qui, tout à l'heure, rendront les honneurs au Roi et au Président. Un peu avant onze heures, M. Combes et M. Delcassé pénètrent à l'Elysée.

A onze heures précises, la calèche de gala qui doit conduire M. Loubet à l'ambassade, précédée du piqueur Trouée, vient se placer devant le perron d'honneur.

MM. Loubet et Combes en prennent place. Le Président est en habit et ne porte aucune décoration apparente. Dans un second landau prennent place MM. Combes, Delcassé et le général Dubois.

Lorsque le cortège se met en marche, escorté par un peloton de cuirassiers, les clairons sonnent « aux champs » et les musiques militaires jouent la *Marseillaise*.

Arrivée à l'ambassade

Les rares personnes qui ont été admises près de l'Elysée se découvrent respectueusement au passage du Président. A dix heures précises, le 80e régiment d'infanterie, musique en tête, arrive devant l'ambassade d'Angleterre. Il prend position sur les trottoirs du faubourg Saint-Honoré et forme la haie.

Le Président de la République arrive à onze heures précises à l'ambassade et se dirigeant pénètre dans la cour pendant que les tambours et les clairons *battent et sonnent « aux champs »* et que la foule acclame le Président aux cris de : « Vive Loubet ! »

Départ pour la gare

Quelques instants après, le diplomatique sort de l'ambassade.

Le roi Edouard, en tenue d'amiral anglais, a pris place au côté du Président. Son départ est salué par l'hymne anglais.

Le cortège royal, escorté par le régiment de cuirassiers, se dirige rapidement, par le faubourg Saint-Honoré, l'avenue Marigny, le pont Alexandre III, vers la gare des Invalides.

Des troupes d'infanterie sont échelonnées le long du parcours. Quand la daumont présidentiel pénètre dans l'avenue Marigny, on entend les premiers coups de canon tirés des Invalides.

L'avenue des Champs-Elysées a été évacuée longtemps avant l'arrivée du cortège et le Rond-Point est occupé par les dragons armés de la lance.

Au passage du Président, l'étendard s'incline. Edouard VII *le salue en portant la main droite* à son chapeau.

Les Champs-Elysées sont noirs de monde. Sur *certains points, des acclamations enthousiastes* retentissent.

Le canon continue à gronder aux Invalides.

L'arrivée à la gare

Le spectacle, au moment où le cortège royal arrive à la gare est grandiose. Les militaires jouent de façon intermittente l'hymne anglais et la *Marseillaise*.

Le régiment de cuirassiers se range à l'extrémité du pont Alexandre III pour attendre le retour du Président. Aucun incident.

Le départ du roi

La salle des Pas-Perdus de la gare des Invalides a été décorée avec goût. Une partie de cette salle a été transformée en salle de réception et garnie de tentures et de plantes vertes.

Sur le sol, un épais tapis et dans le salon des meubles de bois doré recouverts de soie rouge brochée. Sur le quai de la gare, les honneurs militaires sont rendus par la garde républicaine avec musique et drapeau. Un tapis rouge court le long du quai.

Les ministres et les personnages officiels arrivent peu à peu. A 11 heures 25, le Roi arrive et descend sur le quai. Il a à sa gauche le Président de la République ; derrière, les présidents des deux Chambres, le président du Conseil et les personnages officiels.

Lorsque le Roi descend, les troupes placées sur le quai rendent les honneurs, les tambours et les clairons battent et sonnent « aux champs », la musique joue l'hymne anglais.

Le Roi fait le saut militaire. Devant le wagon royal, le Roi serre la main plusieurs fois à M. Loubet, avec qui il s'entretient en souriant.

En prenant congé du Président de la République, le roi d'Angleterre lui a déclaré en des termes extrêmement affectueux qu'il était enchanté de son séjour à Paris. Il a renouvelé à M. Loubet ses remerciements pour la belle réception qui lui a été faite et dont il conservera précieusement le souvenir.

Le roi a ajouté que le spectacle qu'il avait sous les yeux, au moment de quitter la France, était admirable et bien digne de grand pays.

Le Roi s'est entretenu quelques instants avec le Président du Conseil et M. Delcassé, à qui il a serré la main ainsi qu'aux autres membres du Cabinet.

Retour du Président de la République à l'Elysée

Après le départ du roi, le président de la République, accompagné par le général Dubois, est rentré à l'Elysée à 11 h. 3/4. Partout, sur son passage, il a été très acclamé par la foule qui se pressait en rangs serrés derrière les cordons de troupes qui rendaient les honneurs.

A midi, une pluie torrentielle, mêlée de grêle, s'est mise à tomber avec violence, transformant les rues en véritables mares.

De Paris à Cherbourg

À EVREUX

Evreux, 4 mai. — Le train royal est arrivé en gare d'Evreux à une heure vingt-huit minutes. Il s'est arrêté dix minutes. Le sobre de la gare était rigoureusement interdit au public. Des factionnaires étaient placés de distance en distance. Une foule nombreuse qui stationnait sur la place de la gare a pu apercevoir le roi déjeunant et causant avec son entourage.

Arrivée de l'escadre anglaise

Cherbourg, 4 mai. — L'escadre anglaise, qu'on attendait vainement depuis le matin, est entrée en rade à onze heures précises. Elle est composée des croiseurs *Brake, Sutley, Venus* et *Minerva*.

Elle a salué la terre et le pavillon de l'amiral de Courthille. Les salutes ont été rendus coup pour coup.

Les navires anglais se sont rangés : le *Sutley* est entré dans la rade et s'est arrêté derrière le *fort Hommet*. Les autres se sont disposés derrière la digue entre les forts de l'ouest et du centre.

On ne croit pas que cet ordre soit définitif.

Le temps qui, ce matin, était superbe, a changé brusquement. Une violente pluie a commencé. La rade est voilée par la brume.

Au mouillage

Cherbourg, 4 mai. — Les navires de guerre anglais changent de mouillage. Ils entrent en pleine rade.

Un grand nombre de vapeurs anglais arrivent remplis d'excursionnistes.

Le yacht royal

Cherbourg, 4 mai. — *Les officiers et marins* du yacht royal sont descendus à terre où ils ont été cordialement accueillis. L'escadre de croiseurs n'est pas encore arrivée.

Le dîner

Cherbourg, 4 mai. — Le commandant Huguet télégraphie qu'un dîner aura lieu ce soir à bord du yacht royal *Victoria-and-Albert*, et demande qu'on dresse la liste des autorités, des officiers généraux et des fonctionnaires les plus anciens pour les présenter à S. M. le roi Edouard VII dès son arrivée.

Arrivée du Roi Edouard VII à Cherbourg

Cherbourg, 4 mai. — A 6 heures moins 20, le fort de Roule tire *le premier coup de canon* réglementaire. Les commandements se font entendre parmi les troupes échelonnées, pour rendre les honneurs.

Le *Masséna* donne le signal des salves. Le train s'avance lentement vers le débarcadère. Les clairons sonnent aux champs. Les musiques jouent le « God save the King. »

A 5 h. 55 la locomotive ornée de drapeaux français et anglais arrive à l'embarcadère.

Le roi apparaît, il porte l'uniforme d'amiral anglais ; toujours souriant il descend du train suivi des personnages de sa suite et des officiers français attachés à sa personne.

Le roi reste en conversation pendant dix minutes avec les personnages officiels. Il se dirige *ensuite vers les escaliers du débarcadère suivi* des officiers généraux.

***

Le roi Edouard a refusé la chaloupe à vapeur qu'on lui proposait et a pris place dans le canot du préfet maritime, qui a aussitôt hissé le pavillon royal.

Les navires ont alors recommencer à tirer des salves. Le tonnerre gronde au même moment et son bruit se confond avec celui des canons.

Cherbourg a fait à Edouard VII une réception plus brillante encore que celle de Paris.

A 6 h. 1/4 l'intention de passer la nuit dans son yacht royal. Tout fait prévoir qu'il ne s'embarquera pas avant d'avoir passé en revue l'escadre du Nord qui est rassemblée à Cherbourg.

Le départ aura lieu demain à la première heure.

Le rapprochement anglo-français

Saint-Pétersbourg, 3 mai. — Les *Novosti* approuvent le rapprochement anglo-français que semble annoncer la visite à Paris du roi Edouard VII et qui comporte le souci des intérêts mutuels de l'Angleterre et de la France.

Tout d'abord, disent-ils, ces deux pays ont entre eux des relations commerciales si vastes qu'ils ont besoin non seulement d'une paix continuelle, mais encore du plus parfait accord.

En ce qui concerne les principales questions politiques, il suffit qu'il n'y ait pas de différence trop tranchée entre leurs manières de les comprendre.

Aussi faut-il espérer concluant les *Novosti*, que le voyage du roi Edouard VII à Paris et les circonstances dont elle sera accompagnée serviront de base à un affermissement ultérieur des rapports anglo-français.

Le Conseil de demain

Paris, 4 mai. — Les ministres se réuniront en Conseil, demain matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet.

La candidature de M. Lépine

Saint-Etienne, le 4 mai. — Le comité de l'Alliance républicaine démocratique de la Loire, a résolu d'offrir à M. Lépine, préfet de police, ancien préfet de la Loire, la succession politique de M. Daniel Dorian, député de la 2me circonscription de Montbrison, décédé.

Une lettre du général André

AU GOUVERNEUR DE PARIS

Paris, 4 mai. — Le général André vient d'adresser au gouverneur militaire de Paris la lettre suivante :

Le Président de la République et sa Majesté le Roi d'Angleterre m'ont chargé de vous exprimer toute leur satisfaction pour la tenue et l'attitude des troupes tant à la revue que pendant les différentes prises d'armes et services d'honneur. Je suis heureux de vous transmettre ces félicitations.

Sa Majesté a manifesté le désir que les troupes qui lui ont été présentées aient un peu de repos. Je vous prie de donner des ordres pour qu'il soit déféré à ce désir.

Signé : Général André.

Le million des Chartreux

Valence, 4 mai. — Un petit journal satirique de cette ville, la *Guêpe*, désigne M. Victor Audier comme étant « le personnage des plus honorablement connus et en situations de faillites les désastreuses », qui aurait vu à Valence, le 14 mars, *le l'emissaire* détaché à M. Besson, dont parle le *Messager de Valence*, M. Victor Audier est, dans la Drôme, le représentant de la Grande-Chartreuse.

L'AFFAIRE HUMBERT

La fin de l'instruction

Paris, 4 mai. — L'instruction de la lamentable affaire Humbert peut être considérée comme terminée. Cette semaine, M. le juge d'instruction Leydet va procéder aux interrogatoires définitifs des inculpés, un peu partout, et dès le lundi après M. le substitut François Poncet prendre connaissance du dossier, qu'il connaît d'ailleurs, très bien, puisqu'il a suivi, au jour le jour, la marche de l'instruction, et vers le fin du mois la volumineuse procédure sera transmise à la chambre des mises en accusation que préside M. Gillet.

C'est cette chambre qui statuera sur la suite à donner à l'affaire et déterminera la juridiction compétente.

On ne pense pas que la chambre des mises en accusation n'aura avant les premiers jours de juin. Ensuite, c'est le parquet du procureur général qui fixera la date de la comparution aux assises. (Cette juridiction semble ne plus faire de doute aujourd'hui.)

Au Palais, on pense que les débats commenceront dans la seconde quinzaine de juillet, le 16 probablement.

LES DOCKERS DE MARSEILLE

Marseille, 4 mai. — Les dockers, au nombre de 4.000, se sont réunis à la Bourse du Travail. La séance a été très mouvementée.

Les patrons acceptant le principe de la journée de 9 heures, on peut considérer que le mouvement des dockers sera terminé demain.

Demain matin aura lieu une entrevue des patrons et dockers pour la signature du contrat.

LES APACHES DE MARSEILLE

Marseille, 4 mai. — Cet après-midi, une bagarre a eu lieu au café-concert de l'*Alcazar*. Les habitués de ce café étaient connus sous le nom d'Apaches de Marseille. A la suite d'une discussion on a tiré huit coups de revolver qui ont blessé deux personnes. On espère que l'enquête qui est ouverte amènera l'arrestation de plusieurs apaches.

L'ORAGE A PARIS

Eclairs, tonnerre et grêle. — Reprise successive de l'orage. — Pluie abondante.

Paris, 4 mars. — Vers midi, aujourd'hui, un orage d'une extrême violence a éclaté sur Paris. Les éclairs sillonnaient le ciel, le tonnerre grondait. En même temps, une pluie violente commençait à inonder les rues et les boulevards, accompagnée d'une chute abondante de grêlons, dont quelques-uns atteignaient la grosseur du petit œuf de pigeon.

Cette grêle a cessé au bout de quelques minutes, mais pour reprendre tôt après, cet l'orage primitif a été suivi de plusieurs autres ; de demi-heure en demi-heure, on voyait de nouveau les éclairs et on entendait de nouveau le tonnerre durant quelques minutes.

Quant à la pluie, elle n'a guère cessé depuis le moment où elle avait commencé.

Au Havre

Le Havre, 4 mai — Un orage a éclaté aujourd'hui au Havre, vers 6 heures 30, avec une violence extrême.

LE DRAME DE BISKRA

Arrivée de l'assassin Stenio à Philippeville. — Cris hostiles de la foule.

Philippeville, 4 mai. — Trubert, dit Stenio, auteur du crime de Biskra, venant de Marseille, est arrivé ce soir par la *Ville d'Orsa*.

Une foule énorme s'était portée sur les quais au moment où l'assassin est descendu à bord. Quelques cris hostiles ont été poussés.

Trubert avait l'air abattu. Il est monté accompagné de trois gendarmes dans une voiture fermée qui l'a conduit à la prison. Stenio restera quelques jours à Philippeville pour la reconnaissance de la scène du jet de la tête de la victime.

Les naufragés de la « Bourgogne »

Le Havre, 4 mai. — Un syndicat des maîtres d'hôtel et garçons navigateurs du Havre a pris l'initiative d'ériger dans le cimetière Ste-Marie au Havre un monument commémoratif aux naufragés de la *Bourgogne* ; de cet effet un comité spécial a été chargé de l'organisation. Un comité d'honneur a été nommé avec M. Siegfried, député, comme président ; les trois vice-présidents sont MM. Brindeau, député, Fordier-Revart, sous-préfet, et Marais, maire du Havre.

Un sauvetage fait à Dunkerque

RÉCOMPENSE

Paris, 4 mai. — Le Ministre de la Marine, par décision du 4 mai, a décerné un témoignage de satisfaction au 2e maître timonier Meens, embarqué à bord de l'*Etude*, en témoignage du dévouement dont il a fait preuve à Dunkerque, le 9 avril, en se jetant tout habillé à la mer pour sauver un enfant qui se noyait.

TROUBLES A KIEF

Bruits inquiétants. — Exode des familles juives. — L'emploi de l'armée

Kief, 4 mai. — Comme on avait répandu des bruits inquiétants, qu'on ne fait, de toutes parts, circuler maintenant, mais d'après lesquels des troubles antisémitiques étaient sur le point de se produire ici, plusieurs milliers de familles juives pauvres ont quitté la ville et les boutiques closes se sont installées dans les faubourgs.

Des patrouilles parcourent les rues et des détachements avait à la population que les troupes seront prêtes dans les rues et sur les places, rigoureusement interdite et que les troupes feront, s'il le faut, usage de leurs armes.